

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Il souffrait (suite) / des Neiges

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 106 - 111

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

IL SOUFFRAIT

(*suite*)

Il souffrait, le jeune homme.

Gémissante au rival des colombes, une Voix pleure sur tout ce qui est brisé : vie, espérances, amitiés ; cette voix endort les berceaux et réveille les peuples, sème à travers le monde la vérité puis le mensonge, lutte ici pour le droit, là pour la force et l'injustice, raille un jour nos travers, le lendemain nos vertus ; c'est elle qui rend au passé mort une immortelle vie, qui donne la gloire aux nations comme aux individus. Elle s'échappe, en vibrations enivrées d'elles-mêmes, des poitrines que la jeunesse gonfle de son orgueil et de ses illusions ; tombe, sereine et froide, des lèvres du penseur solitaire, ou mugit effrénée dans les conventions politiques. Elle traverse les âges, écoute et redit tous les bruits de la nature, toutes les émotions sonores de l'âme humaine. Elle parle et sa parole revêt les couleurs de la forêt aux premiers jours de l'automne, elle chante et jamais lyre n'a frémi sous des mélodies plus variées.

Cette Voix, c'est la grande Voix littéraire : point de langage où elle n'ait retenti. Point de tribu qui ne lui fournisse un organe inspiré. Trouve-t-elle en cet organe - prosateur ou poète - un sentiment noble, délicat et profond, une pensée claire et haute, une imagination créatrice et un souffle puissant, combien sublime alors monte vers les cieux sa divine harmonie !

Il est une autre harmonie, plus vague et néanmoins plus intimement pénétrante. Elle ne parle pas et tous

la comprennent ; elle fait prier, elle fait sourire. D'où vient-elle ? Jamais on ne l'a dit. Il semble que d'une région mystérieuse, où elle s'élève en perpétuels concerts, un souffle propice l'incline par instants vers l'âme recueillie de l'artiste, comme des hauteurs alpestres descendent sur les ailes du vent les airs de la cornemuse, le chant du pâtre ou la sonnerie des troupeaux. L'artiste, surpris, tressaille ; il prend son chétif instrument et, ravi de cette lointaine musique, à la corde sonore il en demande l'écho. La corde s'anime au toucher de ses doigts : elle prélude par un gazouillement d'oiseaux qui vont quitter le nid, puis jette au ciel des notes pures et limpides comme la prière de l'enfant, paraît céder aux éclats d'une joie trop longtemps comprimée ou se plaint en longs accords d'une indéfinissable tristesse. Oh ! jouez ! jouez !

Après de pénibles études, qu'il fait bon, dans un cercle d'amis, écouter tour à tour la Voix littéraire et la Voix musicale ! Jeunes assez pour n'avoir point encore de trop vifs soucis, et déjà l'âme ouverte au sentiment des arts, tous apportent leur écot à la gaîté commune : c'est une fraîche poésie, deux pages d'une prose alerte et railleuse, une romance sur le violon, la guitare ou la mandoline. Et qu'il fait bon se quitter en disant : A la montagne, demain !

Chère montagne ! par quel attrait fascines-tu nos yeux ? Est-ce par la fête végétale que la nature donne dans tes premières forêts ? Les arbres s'y couvrent d'un feuillage touffu, mobile cependant et léger comme un vêtement d'été ; les herbes et les buissons de partout jaillissent en moisson de verdure ; il n'est pas une branche morte que d'un jet capricieux le lierre n'atteigne et ne décore. Le sentier le plus court est bien long à travers ces forêts :

au moindre contour, l'admiration vous arrête ; le regard jouit, la main cherche un crayon.

Mais bientôt fougères, noisetiers, hautes herbes n'assiègent plus le chemin ; chênes et hêtres disparaissent ; ton charme, ô montagne, n'est donc point là tout entier. Le sapin orne encore la raideur de tes pentes ; sur le gazon, que le roc mal dissimulé par les mousses troue en mille endroits, il étend ses membres enveloppés d'une fourrure d'hiver, ou dresse, fantastique et nue, la silhouette de son tronc foudroyé. Mais aux limites des pâturages, il disparaît à son tour.

La scène change : moins poétique, elle offre plus d'intérêt. C'est un plateau verdoyant, où deux cents vaches, attachées à des pieux fixés en terre, sont rangées comme un bataillon au repos. De la corne et du pied les unes fouillent le sol, d'autres se lèchent l'épaule au mouvement cadencé de leurs sonnailles ou dans une immobilité songeuse fixent droit devant elles ce regard dont le vague trahit l'absence d'intelligence et de volonté.

On admire en passant la vigoureuse élégance de leurs formes. On remarque le poitrail et l'encolure des plus belles ; de la main on caresse ces têtes au vaste front d'airain, au museau court, au large muffle d'où s'échappe une calme et chaude respiration.

Puis on se dirige vers le chalet, mal à propos semble-t-il, car le *pâtre* qui en sortait pour venir traire, y rentre en faisant la grimace. On y entre après lui, bruyamment ; on l'interpelle par son nom, on s'installe sur le banc, sur le mur qui entoure le foyer, autour de la *beurrière*. Cette invasion pacifique le déride : il connaît les envahisseurs. Pour le mettre en gaité, voici que deux étourdis glissent dans ses poches

des paquets de tabac ; un autre lui présente la gourde. Le vieux montagnard regarde avec attendrissement l'auteur de cette dernière gentillesse : « Tiens (*to !*) ! le bon enfant ! » dit-il, et après une large rasade, il ajoute : « Ça coupe le lait, ça vous trouve le cœur. » Les autres bergers arrivent, on cause un instant ; tous parlent haut, en termes imagés, avec une forte tendance à l'exagération ; ils rient volontiers et de tout le corps.

Par de longs beuglements, le troupeau les appelle. On les quitte pour gravir un sommet qui domine le plateau. La montagne, ici, dépouille tout ornement étranger : sa beauté se suffit à elle-même. Point d'arbres ni de vestiges humains, mais sur nos têtes un inviolable silence, à nos pieds un concert formé de mille voix, un tableau formé de mille tableaux. La poitrine se gonfle d'air pur, l'âme oublie sa douleur et pénétrée d'une joyeuse émotion, envoie sur les lèvres l'hymne national ou le *Credo des paysans* :

« L'immensité, les cieux, les monts, la plaine,
« L'astre du jour qui répand sa chaleur,
« Les sapins verts dont la montagne est pleine
« Sont ton ouvrage, ô divin Créateur ! »

Revenus au vallon, quand, la nuit tombée, l'œil embrasse d'un regard le chemin parcouru, il voit sur le front de la montagne, où la terre n'avait point osé jeter de fleurs, le ciel allumer une étoile, brillante et virgine parure...

« A toutes ces beautés naturelles, faudra-t-il donc fermer les yeux ? se demandait le jeune homme. Ne plus chercher le repos de l'intelligence dans une course alpestre ? N'accueillir plus, comme une invitation, la fraîcheur apportée d'en haut par la brise du soir ? Faudra-t-il dire à nos chères montagnes : « Vous êtes

le plaisir ; le devoir seul est maintenant mon hôte, je ne vous connais plus ? » Faudra-t-il au poète, au musicien, à la passion d'écrire, faire la même réponse : « Vous êtes le plaisir, je ne vous connais plus ? » Faudra-t-il, après les jouissances du cœur, immoler celles de l'esprit ? ou du moins les soumettre à une réglementation étrangère ? »

Cette dernière idée effrayait le jeune homme. A son âge, on estime plus que tout au monde la liberté d'agir à sa fantaisie. On veut bien n'en pas abuser, on veut même n'en user pas, mais y renoncer...

Pourtant Dieu demandait tous ces sacrifices. Qu'offrirait-il en revanche ? Une vie de mépris, d'afflictions. « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, disait le Sauveur aux disciples ; s'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront. Vous êtes heureux lorsqu'on vous maudit et calomnie de toute manière à cause de moi. »

Paul est renversé sur le chemin de Damas : « Je lui montrerai, déclare aussitôt le Maître, combien il devra souffrir pour mon nom. » Il tint parole : l'Apôtre avoue qu'un jour ses épreuves le dégoûtèrent de la vie.

Rien là de surprenant. Le mystère de la Rédemption est un mystère de souffrance. Qui travaille avec le Christ à racheter les âmes, doit employer les moyens par le Christ employés. Tous les saints l'ont compris ; tous ils disent avec le Père Chevrier : « On instruit par la parole, on sauve par la souffrance. »

Quand le jeune homme songeait au milieu de quelles difficultés les hommes de Dieu faisaient le bien ; quand il les voyait en butte aux outrages de leurs adversaires, à la défiance, au délaissement, à l'opposition de leurs amis, au sourire des indifférents ; lorsque,

rendus de fatigues et tentés peut être de se décourager, il les voyait s'accabler de mortifications volontaires et poursuivre leur course, il éprouvait des élans de lâcheté vers le repos.

Il voulut trouver des raisons pour se persuader qu'il n'était pas appelé. C'était passer de la faiblesse à la mauvaise foi. Le châtement fut prompt. Exagérant ici la valeur de ces sophismes que l'on peut soulever contre toute vérité, il l'exagéra partout, et bientôt plus rien ne lui parut certain. Il revint sur les connaissances acquises pour avoir le dernier mot des choses, il creusa la signification des termes que la conversation amenait souvent devant lui, et il s'effraya de rencontrer de tous côtés le mystère : cet abîme lui donnait le vertige. Le doute jeta ses facultés dans un malaise inexprimable ; il dut fuir la société, se replier sur lui-même.

La paix, le bonheur, la simplicité des âmes religieuses l'agaçaient. Au fond de son cœur grondait contre toutes les choses de Dieu, contre Dieu lui-même une sourde colère.

Pareille souffrance ne pouvait durer.

(à suivre)

DES NEIGES.